

# Education élémentaire juive et tradition évangélique

par Rainer Riesner

## 1. Les thèses de H. Riesenfeld et de B. Gerhardsson

Lors du Congrès de 1957 sur les quatre évangiles, le spécialiste suédois du Nouveau Testament H. Riesenfeld fit à Oxford l'esquisse d'une contre-proposition (1) à l'image que l'école formiste (2) s'était faite du processus de la tradition évangélique. D'après Riesenfeld, la tradition concernant Jésus prit son essor non seulement au sein de l'église primitive, mais déjà dans le cercle des disciples avant Pâques :

*« In the Gospels we are shown very clearly that Jesus was a teacher, and especially in his relation to his disciples. This means more than his mere preaching in their presence. He gave them instruction, and in this we are reminded, mutatis mutandis, of the method of the rabbi. And this implies that Jesus made his disciples, and above all the Twelve, learn, and furthermore that he made them learn by heart. » (3)*

Le disciple de Riesenfeld B. Gerhardsson fit une présentation détaillée du fonctionnement de la tradition rabbinique (4), tel qu'il se reflète dans la Mischna et le Talmud. Gerhardsson chercha ensuite à montrer dans l'oeuvre de Luc et chez Paul, que l'église primitive se servait aussi de semblables méthodes de transmission (5).

---

(1) *The Gospel Tradition and Its beginnings*, TU 73 (1959) p. 43-65. réimpression : *The Gospel Tradition*, 1970. p. 1-29.

(2) H. Burkhardt, *Théologische Beiträge* 1 (1970) p.21-28

(3) *The Gospel Tradition* p. 22

(4) *Memory and Manuscript*, 1961, p. 19-188

(5) *Ibid.* p. 193-335

Ces propositions scandinaves ne sont pas tout à fait nouvelles. Des thèses comparables ont déjà été soutenues antérieurement, en particulier par des exégètes catholiques (6), mais aussi par un chercheur comme B.S. Earton (7). A.Schlatter avait auparavant attiré l'attention sur les analogies formelles entre tradition rabbinique et tradition évangélique (8), mais les premières indications à ce sujet se trouvent déjà chez J. L. Gieseler (9). Pourtant, dans la récente discussion internationale, c'est à Riesenfeld et Gerhardsson qu'il revient d'avoir donné audience à de telles réflexions. Eux-mêmes y ont sans doute été incités par A. Fridrichsen. (10/11)

Dans le débat animé (12) qui suit l'exposé des thèses scandinaves, deux objections leur furent avant tout opposées :

- 1) Peut-on vraiment faire un parallèle entre l'institution donnée par les rabbins et l'enseignement de Jésus, alors que lui-même, contrairement à Paul, n'avait pas reçu une formation académique de scribe ?
- 2) Peut-on utiliser sans autre les sources rabbiniques, qui prirent forme après les catastrophes nationales de 70 et de 135 après J.C., pour illustrer des procédés datant de la première moitié du 1er siècle après J.C. ? Cette question s'est trouvée soulignée en particulier par les travaux de J. Neusner (13), qui traite les traditions rabbiniques avec autant de scepticisme que R. Bultmann la tradition synoptique.

Bultmann lui-même croyait encore «que Jésus appartenait au corps des scribes, qu'il avait reçu la formation du clan et qu'il avait subi les épreuves imposées»(14) Mis à part quelques marginaux comme F.Cornelius (15), presque personne aujourd'hui soutiendrait cette thèse. Le titre de « rabbi » n'était pas encore avant 70 après J.C., comme Bultmann le supposait, un titre bien établi pour les scribes formés académiquement (16). D'ailleurs les évangiles montrent qu'au temps du Nou-

---

(6) P.e.T. Soiron, *Die Logia Jesu*, 1916; J. Ranft, *Der Ursprung des katholischen Traditionsprinzips*, 1931.

(7) *The Gospel before the Gospels*, 1928 ; JBL (1931) p. 148-155

(8) Jochanan Ben Zakkai, 1899, p.8 ; *Die Geschichte des Christus*, 2ème éd. 1923. p.7.

(9) *Historisch-Kritischer Versuch über die Entstehung und die frühesten Schicksale der schriftlichen Evangelien*, 1818, *passim*.

(10) *JHLZ* 66 (1941) p.83

(11) Cf. L. Hartman, *Faculty of Theology at Uppsala University* 1976, p.60s.

(12) Bibliographie : B. Gerhardsson, *Die Anfänge der Evangelien-Tradition*, 1977, p.66 (la trad. française : *Préhistoire des évangiles*, 1978, ne donne qu'une bibliographie sommaire).

(13) P.e. *The Rabbinic Traditions about the Pharisees before 70 A.D. I-III*, 1970.

(14) *Jesus*, 2ème éd. 1929, p.55

(15) *Jesus der Mensch*, 1973, p.126

(16) Cf. M. Hengel, *Nachfolge und charisma*, 1968, p. 46-48

veau Testament la désignation était impliquée aussi à des personnes qui agissaient, de quelque façon que ce fût, comme des « maîtres » (17). Jean le Baptiste n'était assurément pas un scribe de formation au sens où l'entendirent plus tard les rabbins, mais il fut appelé « rabbi » (Jean 3.26), parce qu'il rassemblait autour de lui des disciples et les enseignait (Luc 11.1).

En Jean 7.15, Jésus est appelé *mè menathèkôs*. Cela ne veut absolument pas dire que Jésus était dénué de toute culture ; pourtant, ce reproche polémique ne se comprend que si Jésus n'était pas un scribe (18). En fait, seuls les Toledoth Jeschu du moyen-âge rapportent que Jésus avait été le disciple d'un rabbi (19). Mais, à elle seule, la confusion chronologique de ces récits à thèse montre qu'il s'agit de données sans aucune valeur historique.

Mais les cercles de disciples, tels qu'ils se rassemblèrent autour de Hillel ou de Schammaï, ne furent pas les seules institutions dans lesquelles on pouvait au temps de Jésus acquérir une formation. Dans une réponse à ceux qui le critiquaient, Gerhardsson pose cette question: Ne peut-on démontrer l'existence avant 70 après J.C. dans différents groupes et établissements juifs d'une sorte de « popular pedagogic » ? (20) On estime qu'il y avait à Jérusalem, au plus tard depuis l'époque machabéenne, des écoles pour la jeunesse. (21)

Lorsque l'on ne recherche pas seulement des analogies au processus de la tradition évangélique dans les cercles de disciples des rabbins, mais qu'au contraire la quête s'étend aux trois « institutions d'éducation populaire » juives que furent la famille, la synagogue et l'école élémentaire, les problèmes de critiques des sources et de chronologie en rapport avec la littérature rabbinique perdent de leur acuité. La pédagogie populaire était caractérisée en tous lieux dans l'Antiquité par un conservatisme tenace. C'est pourquoi il ne faut pas que l'inflation des réformes éducatives modernes nous influence. Les origines de l'éducation populaire juive apparaissent déjà dans l'Ancien Testament (22), et

---

(17) Cf. H. Shanks, *JQR* 53 (1962/3) p.337-345; 59 (1968/9) p. 152-157.

(18) Cf. R.Schnackenburg, *Das Johannesevangelium II*, 2ème éd., 1977, p.184s.

(19) Cf. S. Krauss, *Das Leben Jesu*, 1902, p. 156s.

(20) *Tradition and Transmission*, 1964, p. 16-21

(21) Cf. 1 Macc. 1.14 ; 2 Macc. 4.9,12

(22) Cf. L. Dürr, *Das Erziehungswesen im AT und im Alten Orient*, MVÄG 36,2 (1932) ; H.J. Hermisson, *Studien zur israelitischen Sprachweisheit*, 1968, p. 113-136 ; B. Lang, *Die weisheitliche Lehrrede*, 1972, p.36-46; H.W.Wolf, *Anthropologie de l'Ancien Testament*, 1974, p.180-187.

une ligne de développement à maints égards étonnamment continue même à travers la période intertestamentaire jusqu'au temps du rabbinisme ancien (23)

Je suis convaincu que les trois institutions d'éducation populaire contemporaines de Jésus et de la communauté primitive pouvaient à elles seules procurer une norme de l'idée qu'on se faisait de la tradition et de la méthodologie de celle-ci, norme qui rendait possible une «transmission soignée» . (24) Comme exemple d'une méthode élémentaire de tradition, l'apprentissage par coeur sera présenté dans le passage qui suit, parce que son importance a été spécialement soulignée par Riesenfeld ( voir ci-dessus ).

## 2. L'apprentissage par coeur, méthode pédagogique populaire

a) *La famille* : L'institution éducative juive la plus ancienne et cependant longtemps la plus influente a été la famille. L'éducation scolaire demeura pendant la période antérieure au Nouveau Testament le privilège d'une minorité. Depuis le tournant du 1er au 2ème siècle après J.C., l'école commença peu à peu à remplacer la famille et à dispenser la culture.

Quand on étudie la signification de l'apprentissage par coeur dans le Nouveau Testament, il ne faut pas se contenter d'un premier examen superficiel des mots utilisés. Alors qu'en hébreu de la Mischna *schanah* et en araméen du Talmud *tenah/atni* sont devenus en quelque sorte des *termini technici* (25), l'Ancien Testament ne connaît encore aucune expression définie pour l'apprentissage par coeur. C'est pourquoi cette activité est souvent exprimée par des périphrases. En rapport avec la pensée concrète des hébreux (26), plusieurs de ces périphrases sont souvent mises côte à côte pour attirer l'attention sur la chose en question.

---

(23) N. Morris *The Jewish School*, 1937; N. Drazin, *History of Jewish Education*, 1940; E. Ebner, *Elementary Education in Ancient Israel*, 1956; A.S. Roth, *Rabbinic Foundations of Jewish Education*, Diss. Evanston 1957; J.W. Carpenter, *The Jewish Educational System*, Diss. Washington 1958; M. Hengel, *Judentum und Hellenismus*, 2ème éd., 1973, p. 143-152; S. Safrai, dans: *The Jewish People* I/1, 1976, p. 945-970.

(24) On peut parler d'une tradition de ce type lorsque des matériaux mis en forme sont transmis sous contrôle.

(25) Cf. W. Bacher, *Die exegetische Terminologie der jüdischen Traditionsliteratur* I, 1899, p. 194

(26) Cf. G. von Rad, *Weisheit in Israel*, 1970, p. 42s

Comme déjà dans les textes scolaires égyptiens (27) et plus tard dans le Coran (28), le cœur est regardé dans l'Ancien Testament comme le siège de la mémoire (29). C'est pourquoi des tournures telles que *jazar leb* et *sim lebad* peuvent aussi désigner l'apprentissage par cœur.(30) Comme cela était courant dans toute l'Antiquité (31), on apprenait aussi par cœur à haute voix à l'époque vétérotestamentaire. C'est pourquoi dans les contextes correspondants il est souvent question de la « bouche ». (32) Sur les scarabées d'Égypte (33), on a trouvé gravées « de courtes phrases-clefs de l'enseignement, que le porteur de l'anneau voulait avoir sur lui comme une sorte de devise pour sa vie ». (34) Chez les Israélites, des usages semblables apparaissent derrière certaines périphrases imagées désignant l'apprentissage par cœur.

Quand on garde à l'esprit ces faits linguistiques, on découvre facilement que l'apprentissage par cœur a joué un rôle déterminant à l'époque vétérotestamentaire : c'est l'une des méthodes traditionnelles les plus élémentaires, dans l'instruction des fils par leurs pères. (35) L'exemple peut-être le plus connu d'une tradition de l'époque pré-exilique que l'Israélite devait garder en mémoire est le « petit crédo historique » (Deut. 26. 5-10), qui était récité lors de l'offrande des prémices.

Et même à l'époque néotestamentaire, l'apprentissage par cœur n'avait rien perdu de son importance dans l'éducation domestique. Un texte qui provient d'un courant stoïcien du judaïsme de la diaspora du I<sup>er</sup> siècle après J.C. décrit le père idéal, qui enseigne (*edidasken*) à ses fils « la loi et les prophètes », en se servant de la cantilation en vue d'une meilleure imprégnation (4 Macc. 18.10-16). Philon ne peut guère penser qu'à l'apprentissage par cœur, lorsqu'il dit de son peuple (*Leg.ad Gaium 210*) :

« Dès la prime enfance... il porte les images des commandements imprimées dans son âme (*en tais psychais agalmatophorousi tas tôn diatetagmenôn eikonas*).

(27) Cf. H. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p. 179.182.

(28) Cf. E. Nielsen, *Oral Tradition*, 1954, p.59

(29) Cf. Wolff, *Anthropologie de l'Ancien Testament*, p.43s.

(30) Cf. B. Lang, *Anweisungen gegen die Torheit*, 1973, p.8.

(31) Cf. S. Krauss, *Talmudische Archäologie III*, 1912, p. 227-229

(32) Cf. T. Klauser, *RACI*, 1950, p. 1034

(33) Cf. E. Drioton, *Annals of the Faculty of Arts I* (Le Caire 1951) p.55-71

(34) Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p. 54

(35) Cf. Ex. 13.8s., 14-16 ; Deut.6.7-9 ; 11.18-21 ; 31.21 ; Prov. 4.10

On ne connaît aucune autre métaphore pour la Palestine à l'époque de Nouveau Testament. Josèphe se vantait de s'être fait remarquer dans sa jeunesse par une mémoire spécialement bonne (*Vit 8*). Il met en relief la formation de l'aptitude à mémoriser comme une caractéristique spécifique de tout son peuple :

« Chez nous au contraire on peut interroger le premier venu sur les lois, et il récitera toutes les prescriptions de celles-ci plus facilement que son propre nom. Parce qu'en effet nous faisons l'apprentissage des lois dès le réveil de la conscience, elles sont pour ainsi dire gravées dans nos âmes (autous amanthanontes echomen en tais psychais hôsper enkecharagmenous ).» (36)

Même à une époque où l'école élémentaire était déjà largement répandue, nous apprenons que les pères répétaient avec leurs fils la leçon hebdomadaire à mémoriser, même le jour du sabbat (*Ned 37a*), en continuant l'instruction à la maison (*Kid 30a*).

b) *La synagogue* : Si aucun consensus n'existe encore sur les origines historiques et géographiques de cette institution juive essentielle d'éducation populaire (37), il est pourtant incontestable qu'elle était établie au temps de Jésus. Des indications chez Philon (38) et dans les sources rabbiniques (39) confirment l'image que nous donne le Nouveau Testament de la large diffusion des synagogues dans la diaspora et également en Palestine. Même dans des colonies juives relativement petites, il a dû y avoir des synagogues (40), de sorte qu'il n'est pas étonnant que les évangiles en supposent un grand nombre pour la Galilée (41). Une preuve archéologique en est fournie par les fouilles récentes, qui ont mis au jour à Magdala (42) et peut-être aussi à Gamla (43) des synagogues de la période romaine ancienne.

Alors que les lectures officielles de la Torah aux jours de marché et de jeûne du lundi et du jeudi, ainsi qu'aux fêtes, n'ont été instituées qu'après la destruction du temple, on peut tabler sur des lectures régulières de la Torah le jour du sabbat au moins depuis le 2<sup>ème</sup> siècle avant J.C.

---

(36) *Ap II 178, Cf. Ant IV 210*

(37) Aperçu de la recherche : J. Autman AA 87 (1972) p. 36-40

(38) *SpecLeg II 61; VitMos II 216; Leg ad Caium 132.*

(39) *jMeg 73d; jKeth 35c; Keth 105a; Git 58a; Ber 8a; 30b.* Les indications chiffrées sont sans doute généralement exagérées.

(40) *Cf. M. Avi-Yonah, Encyclopedia of Archaeological Excavations IV, 1978, p. 1129*

(41) *Mat. 4.23/Marc 1.39 ; Mat. 9.35 ; Luc 4.14s.*

(42) *Cf. V. Corbo, Liber Annuus 24 (1974) p. 19-28.*

(43) *Cf. BAR 5, 1979, p. 15-19.*

en Palestine.(44) La lecture de la Torah demeura toujours au centre du culte synagogal. En revanche, tous les autres éléments pouvaient varier selon le lieu et la situation. Même si la liturgie subit après 70 après J.C. un enrichissement et un développement important, on peut pourtant tabler à l'époque néotestamentaire sur un culte synagogal comportant approximativement les parties principales suivantes (45):

*récitation du décalogue*  
*récitation du schema*☩ *Yisrael* ;  
*bénédictions* ;  
*lecture de la Torah et du targum* ;  
*Chant des Psaumes* ;  
*prédication.*

Le *schema*☩, qui jouait également un rôle déterminant dans la prière personnelle de l'individu (46), provenait des assemblées des *mischmarot* sacerdotales et des classes (*ma'amadot*), d'où il fut introduit dans le culte synagogal.(47) Il était récité par la communauté entière. (48) C'est ainsi qu'on doit se représenter la récitation du décalogue (49), qui fut par la suite écarté de la liturgie à cause de la polémique contre le christianisme primitif (50). Dans le Nouveau Testament, il est clair que la connaissance par coeur du décalogue (51) et du *schema*☩ (52) était très largement répandue.

Pendant longtemps, il paraît ne pas y avoir eu de formule prescrite pour la prière qui suivait le *schema*☩. Les trois premières et les trois dernières bénédictions de la prière apparentée des dix-huit demandes, introduites plus tard à cette place, étaient connues avant 70 après J.C. (53) Elles pourraient avoir servi, avec d'autres, de « louange-modèle ». (54) L'officiant, qui parlait comme représentant désigné de la communauté (55), pouvait se guider sur elles. (56) A cet effet, il devait naturellement avoir en tête un plus grand nombre de telles « prières standard », qu'il pouvait selon les nécessités compléter et modifier.

(44) Cf. C. Perrot *La lecture de la Bible dans la synagogue*, 1973.

(45) Cf. C. Perrot *La Maison-Dieu* 126 (1976) p.26-29.

(46) Cf. Bill IV/1 p. 189-205

(47) Cf. I. Elbogen, *Der Jüdische Gottesdienst*, 3ème éd., 1931. p. 236-238.

(48) Cf. Bill IV/1 p. 205-207

(49) Cf. P. Billerbeck, *ZNW*55 (1964) p. 145.

(50) Cf. *jBer* 3c ; *Ber* 12a. En outre : E. Lerle, *NovT* 10 (1968) p.34

(51) Mat. 19. 18s/Marc 10. 19/Luc 18.20 ; Rom. 13.9. En outre : M.J. Lagrange *Saint-Marc*, 1966, p.266.

(52) Luc 10.26s. En outre : J. Jeremias, *Abba*, 1966, p.74

(53) Cf. Bill IV/1 p. 208-249

(54) Cf. Safrai, dans : *The Jewish People*, p. 916s.

(55) Cf. Billerbeck *ZNW*55 (1964) p. 148.

(56) Cf. Safrai, dans : *The Jewish People*, p. 922-926

Comme les Psaumes, les récitations de texte et les prières étaient « chantées » (57) dans le culte synagogal. Comme la tournure rabbinique *ʔamar schir* (58) l'indique, il ne s'agissait là sans doute que d'un chant très peu mélodique. S. Krauss parlait à bon droit de « cantilation », ce qui veut dire une « déclamation dépendant plus du rythme et de l'ordre des mots. » (59) La cantilation n'était pas la dernière à renforcer la capacité d'imprégnation des morceaux récités. (60)

Alors qu'il n'existait du temps de Jésus encore aucun cycle uniforme pour les lecteurs de la Torah et des prophètes, il y avait pourtant dans telle ou telle synagogue des ébauches d'une *lectio continua*. (61) Les lecteurs des deux passages de l'Écriture, de même que le prédicateur, étaient désignés par le chef de la synagogue ( *rōsch haknesset, archisynagōs*). (62) Dans des cas très rares, l'invitation pouvait se faire de façon tout-à-fait spontanée. Il s'agissait cependant d'une tâche difficile : lire sans faute et de façon aisée un texte non-vocalisé en hébreu, langue qui n'était pas parlée tous les jours. A cet effet, une préparation était indispensable. Le chef de la synagogue ou son desservant ( *chazan, hypèretès*) se mettait d'accord sur le choix de la lecture avant le service avec un membre de la communauté capable d'assumer cette tâche. (63)

Il est rapporté de R. Meir qu'il se refusa un jour à lire en public la Torah. Il s'en justifia en disant à ses disciples :

*« Je ne me suis refusé à lire que parce que je n'avais pas parcouru cette section deux ou trois fois à la suite (pour m'y préparer) ; car un homme ne peut pas dire la parole de la Torah devant la communauté avant de l'avoir récitée deux ou trois fois pour lui-même. » (64)*

D'autres passages dans la littérature rabbinique indiquent une préparation de cette sorte des lectures de l'Écriture. (65) Cette préparation des lectures sabbatiques signifiait souvent que le lecteur les apprenait par cœur, pour éviter une récitation hésitante. (66). Lorsque plus tard les rabbins s'opposèrent vivement à la récitation par cœur des lectures de l'Écriture ainsi que du targum (67), cela prouve combien une telle pratique avait acquis droit de cité.

(57) Cf. *Bill IV/1* p. 206s.

(58) *Ibid.* p. 394

(59) *Talmudische Archäologie III* p. 77.

(60) Cf. Elbogen, *Der Jüdische Gottesdienst*, p. 503

(61) *Ibidem.* note 44.

(62) Cf. *Bill IV/1* p. 157s ; Perrot, *la lecture...*, p. 137s.

(63) Cf. Billerbeck *ZNW* 55 (1964) p. 152.

(64) *Tranch Jethro* 90a (*Bill IV/1* p. 158).

(65) Cf. *TBM* 2,21 ; *TSchab* 1.12 ; *Ber* 8b ; *EXR* 40 (fin) ; *SDeut* 11.22.

(66) Cf. Gerhardsson, *Memory and Manuscript*, p. 68.

(67) *Meg* 2.1 ; *jMeg* 74d ; cf encore *Bill IV/1* p. 160s.

c) *L'école élémentaire* : A l'époque de l'Ancien Testament déjà il y avait à Jérusalem, et également en d'autres lieux importants, des écoles (68). Par des efforts intenses en vue d'assurer une éducation élémentaire pour de plus larges couches de la population, il s'est agi de répondre aux tentatives d'hellénisation de l'époque macchabéenne. Quand l'influence des Pharisiens augmenta, pendant le règne de la reine Alexandra Salomé (76-67 avant J.C.), leur chef Siméon b. Schatach tenta d'instituer une sorte d'école publique obligatoire (*j Keth 32c*). Comme le montre bien la nouvelle tentative de réforme du grand-prêtre Josué b. Gamlah entre 63-65 après J.C. (*BB 21a*), aucun résultat durable ne fut atteint.

De même qu'auparavant à l'époque hellénistique, la fondation et l'organisation des écoles juives avant la destruction du temple demeurèrent largement affaire d'initiative privée. Ce qu'a dû être le nombre des écoles au deuxième siècle, les sources rabbiniques le laissent constamment entrevoir ; mais déjà au premier siècle il fallut de la part des Pharisiens des efforts énergiques pour organiser un enseignement élémentaire. Comme le but de cette formation était avant tout de rendre possible aux membres de la communauté une participation active au culte synagogal, les bâtiments des synagogues servirent naturellement de siège à ces écoles. (69)

L'apprentissage par coeur constituait une méthode pédagogique standard dans les écoles de l'ancienne Egypte (70), de Mésopotamie (71), de Grèce (72), et de Rome (73), bien que dans ces civilisations l'écriture ait joué un rôle prééminent. Ce que H. Brunner disait des écoles égyptiennes vaut pour l'ensemble du système éducatif de l'Antiquité :

*« La mémoire était en permanence au premier plan dans l'éducation, largement avant la capacité, exercée si tôt aujourd'hui, d'établir des rapports et d'émettre des jugements. » (74)*

L'apprentissage par coeur était aussi à la toute première place dans les écoles en Israël avant l'exil. (75) Il fallait mémoriser non seulement de brèves sentences, mais même d'aussi longs discours didactiques que ceux contenus dans Proverbes 1-9. (76)

(68) Cf. Hermisson, *Spruchweisheit*, p. 113-136.

(69) Cf. M. Hengel, *Judentum und Hellenismus*, 2ème éd. 1973, p. 150

(70) Cf. L. Dürr, *MVÄG* 36.2 (1932) p. 22 ; Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p. 72-76, 128-133

(71) Cf. A. Falkenstein, *Wo* 1 (1948) p. 172-186 ; Nielsen *Oral Tradition*, p. 19s.

(72) Cf. M.P. Nilsson, *die hellenistische Schule*, 1955, p. 4, 46s. ; H.I. Marrou, *Geschichte der Erziehung im Klassischen Altertum*, 1957, p. 226, 243s.

(73) Cf. Marrou p. 396, 407s.

(74) *Altägyptische Erziehung*, p. 76

(75) Cf. Dürr *MVÄG* 36.2 (1932) p. 115s ; Hermisson, *Spruchweisheit* p. 123, 134s.

(76) Cf. Lang, *Die weisheitliche Lehrrede*, p. 39, 62

Dans les écoles élémentaires du judaïsme tardif, on apprenait tout autant largement par coeur (77). Selon le mot d'un rabbin, on doit « gaver l'élève comme un boeuf » (*BB 21a*) : c'est un maxime communément admise.

Comme dans l'ancienne Egypte (78), il était aussi de mise dans les écoles rabbiniques d'apprendre mécaniquement par coeur de larges passages, avant même que le maître n'ait entrepris le moindre essai d'explication du contenu (79). Comme son collègue égyptien (80), l'instituteur juif répartissait aussi la matière à enseigner en leçons à mémoriser (81). Celle-ci étaient alors longuement répétées par les élèves, jusqu'à ce qu'elles fussent possédées par coeur de façon irréprochable (*Eruv 54b*). Ce que Hillel déclara d'une Baraïtha (*chaaq 9b*) était valable a fortiori dans l'école élémentaire :

« Celui qui répète (schoneh) son passage cent fois ne peut-être comparé à celui qui répète son passage cent une fois. »

Dans les écoles de l'ancienne Egypte (82), et de la Grèce antique (83), on facilitait déjà aux élèves l'apprentissage par coeur à l'aide de moyens mnémotechniques (84). L'allitération en Proverbes 18.20-22 (85) ou le poème alphabétique en Proverbes 31. 10.31 (86) montrent que de tels aide-mémoire n'étaient pas inconnus dans les écoles israélites pré-exiliques. Dans l'arrangement des Proverbes de Salomon, qui trouvèrent une application à l'école (87), on observe souvent aussi le principe des mots-repères (88). Dans les écoles élémentaires du judaïsme tardif on facilitait par exemple la tâche des élèves qui apprenaient l'alphabet en le leur inculquant sous forme poétique (89). Les écoles hellénistiques des pays voisins connaissaient aussi cette pratique (90).

Autre usage ancien, celui d'apprendre par coeur par le moyen de la cantilation. Cette méthode de mémorisation est attestée aussi bien

---

(77) Cf. Morris, *The Jewish School*, p. 112-145 ; Drazin, *Jewish Education*, p. 109-116 ; Ebner, *Elementary Education*, p. 88-95 Roth, *Rabbinic Foundations*, p. 106-113 ; Carpenter, *Educational System*, p.205-221 ; Safrai, dans : *The Jewish People*, p.950-952.

(78) Cf. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p. 76,132

(79) Cf. Schab 63a ; AZ 19a. Cf. de plus Gerhardtsson, *Memory and Manuscript*, p. 126-130

(80) Cf. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p.74s

(81) " jMeg 75b ; Meg 22a ; 27a ; Taan 27b. En outre : L. Weisner, *Die Jugendlehrer der talmudischen Zeit*, 1914, p. 27 note 1.

(82) Cf. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p. 75s

(83) Cf. Marrou, *Geschichte der Erziehung*, p. 87.

(84) *Ibidem* note 77

(85) Cf. R.N. Whybray, *The Book of Proverbs*, 1972, p. 56

(86) Cf. Nielsen, *Oral Tradition*, p.59s

(87) Cf. Lang, *Die weisheitliche Lehre*, p.36-40

(88) Cf. H. Gressmann, *ZAW*42 (1924) p. 291

(89) Cf. jMeg 71d ; Schab 104a

(90) Cf. Marrou, *Geschichte der Erziehung*, p.222.

pour l'Égypte que pour la Grèce (91). Les écoles juives ne faisaient pas exception. Comme le montre le Psaume 1.1s, on « marmonnait » (*hagah*) la Torah dans les écoles du temple après l'exil (92), ce qui signifie qu'on apprenait par cœur avec intonation. Chez les Esséniens, qui étaient renommés pour le soin qu'ils apportaient à l'éducation des enfants (93), *hagah* (94) était devenu un terme technique désignant la « fréquentation d'un livre par laquelle on étudiait son contenu et le gravait dans la mémoire. » (95) Dans l'antiquité, les livres servaient, certes pas exclusivement, de modèles pour l'apprentissage par cœur. (96) On peut considérer le calendrier de Guézer, qui date du début du 9<sup>ème</sup> siècle avant J.C., comme « la tablette d'exercice d'un écolier qui écrit d'une main non-exercée la matière à mémoriser ». (97/98)

Les sources rabbiniques montrent aussi à maints endroits que dans les écoles juives on lisait et apprenait par cœur à haute voix (99). Particulièrement significative est sous ce rapport une anecdote rabbinique sur le philosophe cynique Oénomaos de Gadara (*Genr 65,20*), qui vivait dans la première moitié du 2<sup>ème</sup> siècle après J.C. Oénomaos explique ainsi la raison de l'étonnante capacité juive à s'affirmer :

« Allez et observez leurs synagogues et leurs écoles. Aussi longtemps que vous trouvez là des enfants qui chantonnent à voix haute (*zafzaf bekol*), vous (les païens) ne pouvez vous rendre maîtres d'eux, car leur père (céleste) le leur a promis. »

d) *La mémoire de la tradition* : Josèphe vantait déjà le savoir par cœur de ses concitoyens dès leur jeunesse (*Ap 11. 178*), et la tradition rabbinique rapporte maints faits étonnants des écoliers (100). Ainsi R. Zehiri, au milieu du 3<sup>ème</sup> siècle après J.C., aurait rétabli le texte détruit d'un rouleau sur les indications d'écoliers (*Men 29b*). Il est même expressément souligné qu'il ne s'agissait pas d'élèves spécialement doués !

S'il est vrai que l'exagération entre en jeu ici, des non-juifs ne manquent pourtant pas de reconnaître les grandes capacités de mémoire des Juifs. Jérôme s'émerveillait que des contemporains juifs pouvaient réciter les listes de noms des livres Chroniques dans l'ordre exact du début à la fin et inversement (101), et même pour quelques-uns maîtriser

(91) Cf. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p. 67 ; Marrou *Ibid.* p. 2

(92) Cf. H.L. Jansen *Die späijüdische Psalmendichtung*, 1937, p. 100

(93) Cf. Josèphe, *Ant 11 210* ; *Test N 8.5*.

(94) Cf. 10H 11.21 ; 10Sa 1.7 ; CD 10.6 ; 13.2

(95) O. Betz, *Offenbarung und Schriftforschung in der Qumransekte* 1960, p. 21

(96) Cf. Nielsen, *Oral Tradition*, p. 32s., 46s., 49.

(97) v. Burr, *Bibliothekarische Notizen zum AT*, 1969, p. 6.

(98) Cf. W.F. Albright, *BASOR* 92 (1943) p. 16-26

(99) Cf. P.e. *Meg 32a*; *Ned 37a/b*; *BB21a*; *Sot 30b Bar*; *GenR 52.4*. En outre: Krauss, *Talmudische Archäologie III*, p. 227-229

(100) Cf. *JHor 48b* ; *Chag 15a* ; *Taan 19a*

(101) *Comm in Jer 25.26* ; *Ad Tit 3.9*

la Torah et les prophètes par coeur (102). Eusèbe rend compte d'une chose semblable (103), et peut-être I Tim. 1.4 fait-il allusion également à de telles aptitudes (104). Des exemples étonnants de la capacité de la mémoire traditionnelle sont fournis aussi à l'époque moderne par des civilisations de la mémoire encore vivantes.(105) On trouve un témoignage éloquent de l'éducation populaire juive à l'époque néotestamentaire et non moins de la formation dans le domaine de la mémorisation, lorsque Sénèque, dans son ouvrage «*De superstitione*» compare les Juifs aux autres peuples de l'Empire romain en ces mots (106):

« *Illi tamen causas ritus sui noverunt ; maior pars populi facit quod curfaciat ignorat.* » (107)

### 3. Jésus comme maître messianique

Notre recherche a montré que l'apprentissage par coeur comme méthode pédagogique jouait un rôle déterminant, non seulement dans les académies rabbiniques (108), mais aussi au sein des trois institutions juives d'éducation populaire : la famille, la synagogue et l'école élémentaire. De même, la cantilation et les moyens mnémotechniques furent largement introduits au niveau pédagogique élémentaire. C'est pourquoi on peut à bon droit décrire l'éducation juive courante de l'époque du Nouveau Testament comme un élément d'une « culture de la mémoire ».(109)

Il y eut déjà avant Pâques une transmission des paroles de Jésus dans laquelle un apprentissage par coeur jouait un rôle. Je voudrais apporter une réponse affirmative à cette question à l'aide de quelques thèses (110), que je tente de fonder de façon détaillée autre part.(111)

---

(102) *Comm in Is* 58,2

(103) *Cf. PraepEv* XI 5.513

(104) *Cf. Krauss, Talmudische Archäologie III*, p. 354 note 342

(105) *Cf. R. Riesner, ThB* 8 (1977) p. 59

(106) *Cf. T. Rienach, Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, 1895, p. 263 note 2.

(107) D'après Augustin, *CivD* IV 10.

(108) En outre : Gerhardsson, *Memory and Manuscript*, 122-170

(109) P. Gaechter, *Das Matthäus-Evangelium*, s. d (1963) p. 18

(110) *Cf. aussi J.J. Vincent, «Did Jesus Teach His Disciples to Learn by Heart», TU* 88 (1964) p. 105-118.

(111) *Jesus als Lehrer. Eine Untersuchung zum Ursprung der Evangelien-Überlieferung*, Dissertation Universität Tübingen., (Mohr, Tübingen, 1981)

1) Nazareth possédait sa propre synagogue (Mat. 13.54/Marc 6.2/-Luc 4.16), où les Ecritures vétérotestamentaires étaient accessibles (Luc 4.17). Le «bedeau» de la synagogue (Luc 4.20) pouvait faire fonction d'instituteur, comme nous le savons par les sources rabbiniques. Les habitants de Nazareth intéressés étaient à même d'acquérir une connaissance approfondie des Ecritures. Mais cela voulait dire apprendre par coeur des passages importants de l'Ancien Testament.

2) L'étendue de l'éducation élémentaire que les enfants juifs recevaient dépendait de l'intérêt religieux du foyer parental. Jésus était issu d'une famille très pieuse (Luc 2.22-27, 42). Quand Jésus, âgé de douze ans, était assis au milieu des maîtres et s'instruisait en écoutant, en posant des questions et en donnant des réponses (Luc 2.46s), cela ne tenait pas du prodige, mais au contraire d'une bonne éducation élémentaire.

3) La présentation de Jésus ne peut être décrite valablement qu'en termes messianiques. On rencontrait au sein de groupes très divers du judaïsme de l'époque l'attente que le Messie se présenterait comme un maître enseignant la plus haute sagesse. (112) Jésus a révélé sa prétention divine au cercle le plus intime de ses disciples (Marc 8.29s) mais elle ne pouvait rester totalement cachée à ceux qui n'en faisaient pas partie. Mais cette prétention présentait une raison extraordinaire d'être transmise : on ne pouvait simplement oublier les paroles de celui qui est le Messie ou du moins qui pouvait l'être! En fait, Jésus renvoie sans cesse à la portée eschatologique de ses paroles (113).

4) Une grande partie de la tradition synoptique est composée de sentences brèves, qui entre autres par leur caractère imagé, hyperbolique, contrasté, s'impriment dans la mémoire et y restent gravée. Des procédés poétiques de style, tels le parallélisme, le rythme, la rime, etc, montrent en particulier que Jésus a consciemment composé ces sentences. Jésus a pu étudier l'art du « maschal » par la fréquentation assidue de l'Ancien Testament. Le poids du contenu et la tournure stylistique de ces sentences montrent qu'il s'agit de résumés didactiques, qu'il répétait en diverses occasions.

---

(112) *Cf.* CD 6.11 ; 7.18 ; 4QFlor 1.11 ; 4QMessAr 1 ; *TestJud* 24.2s ; *TestL* 18.1-7 ; *PsSal* 17.42s ; 18.4-6 - *Targ Jes* 53.5, 11 ; *Hen eth* 46.3 ; 49.38 ; 51.3 ; 69.29 ; *Memar Marqah* 4.12 ; *Midr Ps* 21.19a ; *GenR* 98-99 ; *Tanch Wajehi* 57b.

(113) *Cf.* Marc 8.38/Luc 9.26 ; Mat. 7.24-27/Luc 6.47-49 ; Mat. 24.35/Marc 13.31/Luc 21.33.

5) Des formules d'introduction comme « amen, je vous le dis », spécifiques du langage de Jésus, ou comme l'invitation fréquemment renouvelée à « entendre », indiquaient de tels sommaires et requéraient plus ou moins directement un apprentissage par coeur. L'appel à la foi, où Jésus parlait de lui-même à la façon de la sagesse qui enseigne (cf. Sir.51.23-28), implique l'impératif: « apprenez de moi » (Mat.11.29)

6) Lorsque Jésus donnait au cercle intime de ses partisans le nom de *talmid*, « disciples », cela indique qu'il était aussi de leur devoir d'apprendre son enseignement. Luc 11.1-4 dit expressément que Jésus enseigna à ses disciples un morceau étendu de tradition. Lorsque Jésus les envoya prêcher en son nom le royaume de Dieu (Mat. 10), cela signifiait selon la coutume orientale ancienne des messagers, qu'ils étaient capables de transmettre les paroles authentiques de celui qui les avait chargés de cette mission. Leur mission impliquait qu'ils connaissent les résumés didactiques les plus importants.

7) Comme une origine avant Pâques de la tradition concernant Jésus est concevable pour plusieurs raisons, on peut avec Riesenfeld et Gerhardsson placer une plus grande confiance dans la fidélité de la tradition synoptique que celle qu'il est possible d'atteindre en se référant à l'école formiste.